

TRANSFERT NOCTURNE

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Hourï Varjabédian,
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

Zareh Vorpouni, LE CANDIDAT

Meguerditch Margossian, SUR LES RIVES DU TIGRE

Nicolas Sarafian, TERRES DE LUMIÈRE

Jean-Baptiste Baronian, LE PETIT ARMÉNIEN

Mélinée Manouchian, MANOUCHIAN

Vahan Tékéyan, CÉSARÉE

Ovannès Bodossakis, PAKÈN

Zareh Vorpouni, ASPHALTE

Missak Manouchian, CARNETS

Armen Lubin, UN BRIN DE CŒUR TENDRE

Daniel Varoujan, LE CHANT DU PAIN

ARMEN LUBIN

Transfert nocturne

Parenthèses

ARMEN LUBIN (1903-1974)

Chahnour Kérestédjian naît le 3 août 1903 à Uskudar (Scutari), alors dans l'Empire ottoman. Il grandit dans une famille modeste : son père, tailleur comme son propre père avant lui, est un homme doux et taciturne ; sa mère, plus expansive, marque son enfance d'une vive sensibilité. Très tôt, le jeune Chahnour se distingue par son goût pour les lettres.

À l'âge de treize ans, il entre au collège dirigé par Chahan Berbérien. Élève brillant, particulièrement en français et en littérature, il adopte en hommage à son directeur le nom de plume de Chahan Chahnour. À dix-huit ans, il obtient un premier prix de poésie pour un poème en prose, *Nuits de pleurs*.

Entre 1921 et 1923, toujours à Istanbul, il s'initie à la photographie, tout en collaborant avec son oncle Téotig à la publication d'un almanach arménien.

Ce texte a initialement paru en 1955 aux Éditions Gallimard.

COPYRIGHT © 1955, 2026, Succession Chahnour Kérestédjian / Arpi Totoyan.

COPYRIGHT © 2026, Éditions Parenthèses pour la présente édition.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-474-4 / ISSN 1626-2344

En 1923, fuyant les persécutions, il gagne Paris. Il y travaille comme retoucheur en photographie, et restera très attaché à ce premier métier, se souvenant des années plus tard de son « pupitre de retoucheur en chambre ». Très vite, il s'intègre aux milieux littéraires de Montparnasse. Attiré par le surréalisme, il fréquente les cercles intellectuels parisiens et publie, en 1928, son premier poème en français, « Les voisins de chambre », sous le nom d'Armen Lubin. Dès lors, il écrira toute sa vie en français et en arménien.

Au début des années 1930, une première rencontre décisive pour sa future carrière, celle d'André Salmon, écrivain et critique d'art, qui le soutiendra en particulier au début de sa vie parisienne :

*Lorsque j'ai mis les pieds chez les Salmon, il y avait
presque dix ans que je naviguais dans Paris, sans avoir
jamais pénétré dans une famille.*

Grâce à Salmon, il se lie d'amitié avec de nombreuses figures littéraires françaises, parmi lesquelles Jean Follain, qu'il rencontre en 1931, Max Jacob, ainsi qu'avec

Jean Paulhan et Georges Duhamel. Durant les années trente, il publie plusieurs ouvrages en arménien, dont *La Retraite sans musique* et *La Trahison des Dieux Haralèz*, ainsi que de nombreux articles politiques et littéraires. Déjà reconnu dans le monde arménien, il commence à se faire un nom en France.

Mais en 1936, la maladie frappe — Mal de Pott, tuberculose osseuse. Dès lors, sa vie devient un long combat. Multiples hospitalisations, interventions chirurgicales, sanatoriums rythment plus de vingt années d'existence.

À l'hôpital il y a un mur plus qu'ailleurs.

« En 1936, sa santé se détériore, il entre à l'hôpital de la Salpêtrière où on diagnostique un grave état tuberculeux... Début 1939, il doit à nouveau rentrer à l'hôpital, à Broussais, où on lui fait la grave opération d'une greffe osseuse à la colonne vertébrale, qui sera cause en partie de toutes les malédictions qui vont suivre.

À la déclaration de la guerre, on évacue les hôpitaux pour laisser place aux militaires. Armen se trouve à la rue, sans argent et avec une plaie non encore fermée¹. »

¹ Madeleine Follain, « Chahnour Kérestédjian, dit Armen Lubin », *Cahiers bleus*, n° 32, été-automne 1984, « Armen Lubin, l'Étranger », p. 7.

Il va ensuite voyager d'hôpitaux en sanatorium, en mai 1940 l'hôpital de Pau, puis le sanatorium de Bidart (« Bidart le maudit » dit-il), début 1943 retour à Pau où il arrive à faire quelques pas en s'accrochant aux lits.

« En avril 1945, Armen est transféré à l'Institut héliomarin de Labenne dans les Landes, car la décalcification progresse. Cependant la découverte de la pénicilline apporte l'espoir...

Nouveau transport en juillet 1947 à Pessac, au sana de Haut-Lévêque, où il restera douze ans...

Avril 1959, nouveau transfert. Armen est obligé de quitter le sana de Pessac. C'est irrévocable². »

Après un bref passage à Berck, en août 1959 il est finalement admis au home arménien de Saint-Raphaël, où après dix-neuf ans dans des salles communes, il a enfin une chambre à lui.

Malgré cette santé fragile et ces douleurs, il ne cesse d'écrire.

² *Ibid.*, p. 8.

En 1937, il publie « L'O » dans la revue *Mesures* (n° 4), que dirige Jean Paulhan :

*Et rentrant à l'aube elle rapporte
L'O de l'HOTEL tombé dans la rue.
Tenant la lettre monstre sur son ventre menu,
Avec effroi et force battements de cils
Elle rapporte sa couronne froide de rosée.*

Dans la *Nouvelle Revue française* (n° 312, 1939) paraît un texte remarqué, « Tout le Trafalgar » (repris plus tard en volume dans *Transfert nocturne*³) :

*Un travail dur, puisqu'il s'agit de dire au lecteur, que
je n'ai rien à dire. Puisqu'il s'agit de lui faire comprendre
qu'il n'y a rien à comprendre⁴.*

D'autres publications dans la NRF précéderont la publication en volume du *Passager clandestin* (Gallimard, 1946), de *Sainte patience* (Gallimard, 1951), avant *Transfert nocturne* (Gallimard, 1955). L'essentiel de son œuvre poétique en français sera repris dans la célèbre collection « Poésie » chez Gallimard⁵.

³ *Transfert nocturne*, Paris, Gallimard, 1955, p. 81-83.

⁴ Armen Lubin à Georges Lambrichs, le 12 octobre 1939.

⁵ Armen Lubin, *Le Passager clandestin - Sainte patience - Les Hautes terrasses et autres poèmes*, préface de Jacques Réda, Paris, Gallimard, collection « Poésie » (n° 404), 2005.

Le milieu littéraire de l'époque qualifie sa poésie de dépouillée et intense, une poésie née de l'épreuve physique et de l'expérience de l'exil.

*Plus que la mort, je crains l'évacuation, le déplacement,
l'exil.*

En 1942 paraît un mince recueil, *Fouiller avec rien* (René Debresse éditeur), texte fondateur où la pauvreté matérielle devient puissance poétique.

Il collabore régulièrement à la revue 84 (*Quatre-vingt-quatre*) animée par Marcel Bisiaux, Henri Thomas, Alfred Kern et André Dhôtel, qui paraît de mars 1947 à juin 1951 (18 livraisons). Il y publiera notamment des poèmes et fragments : « Poèmes », n° 2, 1947 ; « Printemps de Montparnasse », n° 5-6, 1948 ; « Nuit d'hôpital », n° 7, 1949 ; « Le règlement le veut ainsi (notes sur Baudelaire) », n° 8-9, 1949 ; « Quatre poèmes (dédiés à Henri Thomas) », n° 10-11, 1949 ; « Poèmes (2 pages) », n° 12, 1949 ; « Les mots, c'est rien », n° 13, 1950 ; « Le jour des agressions nocturnes », n° 14, 1950.

Jean Paulhan l'invite au sein de sa revue *Les Cahiers de la Pléiade*. Lubin y publiera d'abord « L'affaire Toc-Toc+ » (n° 4, 1948) puis une série de poèmes, « Sous la loupe », « Rupture d'alliance », « Sainte patience », « Les familles », « Sana de Bidart », « Les innocents à l'hospice » (n° 8, 1949).

Jacques Brenner invite Lubin à collaborer à sa revue *Les Cahiers des saisons*, qui paraîtra de 1955 à 1967. Il donnera quelques poèmes pour le numéro 20 (1959-1960) : « L'Esprit descend », « Mécènes », « Mystique noire », « Une famille chrétienne ». Le numéro 30 (été 1962), lui sera plus spécialement consacré.

Ce même Brenner, avec d'autres amis, l'invite à rejoindre les cercles de pataphysiciens, héritiers d'Alfred Jarry. Ainsi, il est nommé Commandeur Exquis de l'Ordre de la Grande Gidouille en juin 1957, puis le 13 juillet 1959 promu Régent du Collège⁶ avec la charge de « Ciscendance & Involution ».

⁶ Voir *Les Cahiers du Collège de Pataphysique*, n° 27-28, 1957.

À partir des années cinquante, sa situation s'améliore lentement. Mais il persiste à douter de la qualité de son écriture, et conseille même la lecture de poètes émergents :

Je continue à penser que ma poésie ne va pas aussi profond ni aussi loin que le disent mes amis. [...] Retenez le nom de Philippe Jaccottet, et suivez sa production. C'est un type de valeur, celui-là⁷.

De 1937 à 1957, Chahan Chahnour avait cessé d'écrire en arménien, plus exactement « il avait laissé sa plume à Armen Lubin ». Le quotidien *Haratch* s'était fait l'écho de ses parutions en français et le lien s'est rétabli en septembre 1955. Arpik Missakian exprimant le désir de rencontrer cet écrivain qui venait de recevoir le prix « Rivarol », pour *Transfert nocturne*, est allée le voir près de Pessac avant qu'il ne lui rende visite à Paris :

La scène était impressionnante à la rédaction de Haratch, située à l'époque au 32, rue de Trévise, Chahnour est entré, s'est arrêté devant le bureau de Chavarche. Celui-ci a levé la tête. J'ai senti qu'ils étaient tous

deux retournés trente ans en arrière, se retrouvant à la rédaction de la rue Lafayette où Téotig était mort. Soudain ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre⁸.

Quelques semaines après la mort de Chavarche Missakian, le 26 janvier 1957, Chahnour envoie un cahier d'écolier à Arpik avec la nouvelle « Cœur contre cœur » qui sera publiée le 26 mai 1957. À partir de cette date, il a toujours collaboré au quotidien *Haratch* et écrit en arménien jusqu'à la fin de sa vie.

Il revient donc à l'écriture en arménien (signant Chahan Chahnour), avec *Le Numéro de dimanche de mon journal* (Beyrouth, Sévan, 1958)⁹. Suivront *Une paire de cahiers rouges* (Beyrouth, Chirag, 1967), *Komitas le libre* (Paris, Haratch, 1970), *Le feu à mon flanc* (Paris, Haratch, 1973).

En 1959, son arrivée dans une maison d'accueil pour Arméniens à Saint-Raphaël lui offre une relative stabilité. Il y poursuit son œuvre, reçoit des visiteurs, voyage un peu, entretient des controverses littéraires.

⁸ Arpik Missakian, in Chahan Chahnour, *Cœur contre cœur* [en arménien], Paris, Haratch, 1995, p. 185.

⁹ Voir l'extrait « Un cœur qui rayonne », traduit in Anahide Ter Minassian et Houry Varjabédian, *Nos terres d'enfance*, Marseille, Parenthèses, 2010, p. 157-164.

⁷ Lettre à Madeleine Follain, 18 juin 1957.

Il est toujours resté conscient de la fragilité de sa santé, et déjà en 1947, non sans humour, il écrivait à Madeleine Follain :

Moi je pense que je vais mourir un jour. Tout espoir n'est pas perdu.

En août 1974, victime d'une hémiplegie, Armen Lubin est transporté à l'hôpital de Fréjus, où il meurt le 20 août. Son corps est convoyé à Paris par Arpik Missakian :

Te souviens-tu de notre dernier voyage ? C'était le jeudi 22 août. Il était 4 heures et le matin encore tout noir, pareil à la voiture avec laquelle tu vins me chercher, devant la porte du Home arménien. Tu étais couché dans une boîte close et ensemble, nous nous mîmes en route. As-tu senti que j'étais près de toi ? Je l'ignore, j'avais mis sur ton cœur ton dernier écrit « Mais le rêve est le plus fort », et nous roulions sur l'autoroute déserte¹⁰.

Après un office religieux arménien, il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise le 23 août dans le caveau familial des Missakian.

¹⁰ Arpik Missakian, « Dernier voyage », *Cahiers bleus*, n° 33, 1984-1985, « Armen Lubin, l'Étranger (suite) », p. 85-88.

Je ne dirai pas qu'il est venu à la poésie ; il me semble qu'il s'y est éveillé dès l'enfance, dans un monde qui projettera ses feux et ses ombres jusqu'aux derniers poèmes¹¹.

Poète de l'exil et de la fragilité, Armen Lubin a fait de la maladie, du déracinement et de la précarité non pas des thèmes pathétiques, mais la matière même d'une poésie nue, rigoureuse, profondément humaine. Figure majeure de la littérature arménienne de la diaspora et voix singulière dans le paysage poétique français du xx^e siècle, il demeure le témoin lucide d'une existence vécue « entre l'évacuation et la lumière »¹².

¹¹ Henri Thomas, « La plainte du mendiant éternel », *Le Monde*, 30 août 1974.

¹² Pour des compléments biographiques sur Armen Lubin (Chahan Chahnour) voir : Philippe Jaccottet, *L'entretien des muses, Chroniques de poésie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 154-157 ; Madeleine Follain, *op. cit.*, p. 7-10 ; Hélène Gestern, *Armen*, Paris, Arléa, 2020 ; Krikor Chahinian, *Études sur Chahan Chahnour* [en arménien], volume III, Erevan, Éditions Azk, 2016.

TRANSFERT NOCTURNE

LA MORT DU LOUP

André Gide note ceci, dans *Le Retour du Tchad* :

« Si l'on trouve que je me plains beaucoup, je dirai que je ne vois pas pourquoi je m'en ferais faute. Par amour-propre ? Je n'en ai guère, et le mets ailleurs qu'à me taire. Ce silence stoïque, que l'on admire chez Vigny et qui lui fit prêter au loup un des plus mauvais et des plus absurdes vers de notre langue :

« *Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.*

« (Comme si c'était le stoïcisme qui retenait de parler les loups plutôt que les carpes !), je ne l'admire point tant que je ne le trouve ridicule et, comme eût dit Molière :

« "d'affectation pure". Quant à moi, j'ai coutume, lorsque je souffre, de pousser de gros soupirs romantiques, je veux dire : plus gros que le mal, de sorte que la douleur me paraisse toute petite à côté. »

Ne dirait-on pas que Gide a raison contre Vigny ? En réalité Gide a tort, et grandement tort,

puisque le vers incriminé (souffre et meurs comme moi, sans parler) n'a d'un conseil que l'apparence. Ce prétendu conseil n'est en réalité que la constatation d'un fait général, et ressemble au conseil classique que l'on ressasse à un malheureux : « Espérez, mon ami ! » ; comme si l'ami pouvait vivre sans espérer ! Il ne fait que cela, le frère, quitte à reconnaître le caractère fallacieux de son espoir.

Tous ceux qui ont fait un long séjour dans la salle commune d'un hôpital, connaissent le fait. L'homme souffre et meurt sans parler, je veux dire, sans pousser des soupirs romantiques plus gros que le mal. Cris et gémissements restent inférieurs au mal que l'on endure. Quel est le fait qui met une sourdine à la douleur ? Mais tout ! Le souci de ne pas rendre plus malheureuse la famille qui vous a accompagné jusqu'à la porte ; l'ambiance glaciale de l'hôpital qui vous paralyse ; le masque sévère du médecin qui semble dire : « Je vous défends de crier et de gigoter, car vous empêchez une célébrité comme moi de faire son travail. » Si le toubib est aimable et coulant, l'effet est plus radical encore : on se serre promptement les fesses pour faciliter la tâche de cet ami inespéré ; vient aussitôt l'infirmière avec son insulte classique : « Oh, ces hommes ! qu'ils sont douillets ! Pires que des femmes... » ; aussitôt c'est l'amour-propre, c'est l'orgueil, c'est le souci de ne pas réveiller les autres malades et de ne pas se faire

incendier par eux. Et comment ne pas citer encore l'aphonie qui résulte de la fièvre forte ou de la piqûre de morphine ?

Liste combien interminable ! Il nous faut cependant noter encore les faits suivants. Ils sont d'importance. Premièrement, on est peuple (on est le grand nombre des humains). Et la pauvreté a depuis toujours habitué le peuple à se courber, à composer avec l'ennemi, à obéir aux maîtres. Deuxièmement, presque toujours inexpérimenté, on ne sait pas que le Corps Soignant joue une comédie soigneusement mise au point, dans le seul but d'obtenir la soumission du malade — qu'on appelle justement *le patient*. Le patient se montre patient.

Ainsi se fait la nuit. La dictature ne s'obtient pas autrement.

Et s'il est quelqu'un qui veille dans cette nuit étouffante, c'est bien le plus ancien des malades. L'ancien est un homme qui connaît la musique, puisqu'il n'ignore plus rien de la soumission des patients ni de la comédie mise au point. L'ancien a été relégué tout au bout de la salle, près de la porte d'entrée qui reste constamment ouverte. Au delà se trouve une autre salle commune, de dimensions réduites celle-là, et qui est réservée aux enfants. L'ancien suffoque dans la nuit aux chaleurs fétides, puisqu'il entend, durant des heures et des heures,

une abstraction, comme une irréalité. Ça n'avait pas d'âge. Les cloisons étaient tombées d'elles-mêmes comme en pleine nuit, et les corps sans mouvement portaient témoignage pour la paix des ruines. Ils représentaient ce silence étale, où ne pouvait que s'épanouir le soupir du monde.

Dans cette confusion du jour et de la nuit, le soupir en provenance du bonheur s'infiltrait dans celui qui est venu du malheur. Mais la substitution était si fugace, que je ne pouvais la faire durer qu'à coups d'artifice. Ainsi la cellophane se réduisait à un mannequin en toilette de bal. Et comme mes yeux se fermaient à l'approche du sommeil et que reprenait le soupir, j'apercevais une Castiglione assez froide et revêtue de taffetas, en train de valser sous le regard vitreux de Napoléon III. Sur le ciment surchauffé elle s'en allait vers la Dêbâcle, mais la splendeur de sa taille me tressait un rêve opportunément frais, où mon sommeil cherchait refuge comme dans un panier puéril et éclatant.

TRANSFERT NOCTURNE

à Henri Thomas

Les bêtes fabuleuses montaient les étages successifs, même passé minuit, en pointant leurs cornes de taureau et de bélier. C'étaient des quadrupèdes errants qui se mettaient en marche dès le point du jour, pour aller envahir le bâtiment carré et toutes les annexes qui portent un numéro d'ordre. Lourdes, ventruës et gémissantes, toujours les bêtes fabuleuses projetaient un souffle putride qui faisait le vide devant elles, même lorsqu'elles allaient se disperser dans le parc, pour y brouter le gazon qui tue.

Depuis ma couche, je les voyais. J'étais couché dans mon sang, incapable de parler, incapable de me déplacer d'un pouce. Dans la baraque des pugilats sanglants où je me trouvais étendu, une fenêtre basse venait se placer juste en face de moi, chaque fois que mon regard s'allumait. C'était une fenêtre de grand

malade, c'est-à-dire escamotable. Je savais qu'un soldat blessé, lorsqu'il est laissé sur le champ de bataille, ne peut que lancer un regard semblable au mien, un regard horizontal et embué, pour voir dans le lointain des brancardiers massifs, et le balancement d'une civière.

C'était cela, la bête errante. Cornue devant et cornue derrière, elle allait sur le gazon (le regard horizontal ignorait la coupure des allées), et son pas était lourd pour avoir pataugé dans la vase trouble des lampes-veilleuses.

C'est parce que le malade avait perdu toutes ses défenses, même celles qui charment le mal et qui l'endorment, qu'on l'avait déposé dans ce corps d'emprunt, dans ce brancard qui allait, lui, toutes défenses dehors. Alors que s'accomplissait cette substitution, les larmes scintillantes se disposaient en une constellation, car le Bélier donnait de la tête comme se ruait le mal, et les dernières sueurs de l'hôpital formaient la constellation de l'hémisphère boréal.

Nuit polaire ? Non pas ! Sous le signe zodiacal du Bélier, la vie se maintenait sur une position intermédiaire. Ce n'était plus l'hiver, et pas encore le printemps. Sorti de la chaleur suffocante des salles, on pénétrait dans le climat intermédiaire des couloirs, et puis brusquement c'était l'air libre et purifié infiniment. Cette sortie dans

le parc, pendant le transfert nocturne, c'était le plongeon salubre dans les eaux limpides d'un fjord, c'était aussi la projection immédiate vers le ciel criblé d'étoiles. Le ciel s'ouvrait au-dessus de moi entre deux bâtiments, qui étaient peut-être deux dépendances, car chaque chose dépendait d'une autre chose, pareillement frissonnante. D'immenses pans d'ombre découpaient des angles droits, voilant ainsi d'un drapeau noir le pavillon des contagieux. Et moi, couché sur le dos dans mon brancard, je me balançais entre mes deux porteurs, le Bélier d'en haut et le bélier d'en bas. La semelle pesante des brancardiers, sous laquelle crissait l'allée centrale, déroulait une Voie Lactée terrestre, parallèle à celle d'en haut. Mais cette tentative de relier une dépendance à une autre dépendance, montrait bien qu'une substitution ne révèle rien d'autre que deux impuissances, toutes les deux avançant dans une direction parallèle, toutes les deux soumises à un transfert nocturne.

Jamais je n'oublie le silence debout de cette nuit en marche. Au moment de franchir la porte, j'avais entendu la courte intervention d'une infirmière tourbillonnante, qui partait devant nous en éclaireur, je l'avais bien entendue dire : « Vite, vite, bon Dieu ! », mais aussitôt après le silence était monté très haut dans la cité mystérieuse. Le balancement qui me portait pas à pas, c'était moi tout entier, comme c'était moi le fleuve sorti de son lit,